

LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

PRIX DE LA PLUME LYCÉENNE 2025

PRIZ AN DRO-BLUENN EL LISEOÙ 2025

PRIZ DE LA PLLEUME LICEYENE 2025



ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE
DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS

Le 1^{er} prix est attribué à :

Camilla DENIAU,
élève en Terminale HLP au Lycée Sainte Anne – Saint Louis à Ste-Anne d'Auray
D'après *La nuit au cœur* de Nathacha APPANAH



Mémoires des âmes volées

Chère Nathacha Appanah,

Je suis restée figée. Je suis restée figée lorsque la lecture de votre œuvre m'a fait prendre conscience que les violences conjugales sont bien plus que de simples chiffres affichés sur les sites du gouvernement, bien plus que des faits divers cités au journal télévisé l'espace d'un instant, placés entre la météo et la nouvelle publicité pour parfum, bien plus que de lointaines informations qui, tant qu'elles ne sont pas devant vous, semblent inimaginables. Ces violences sont le résultat d'un patriarcat profondément ancré dans nos sociétés actuelles, que ce soit en France, en Algérie ou à l'île Maurice. En ouvrant votre roman, j'avais l'inquiétude d'y trouver uniquement un récit descriptif de violences comprenant trois témoignages, trois agresseurs, trois victimes. J'étais, fort heureusement, bien loin de la vérité. J'ai été impressionnée par vos talents d'écrivaine, certes, mais également par votre travail de recherche, de précision, auprès des familles, des amis, des voisins et de tous les proches.

Je suis restée figée. Je suis restée figée lorsque j'ai imaginé franchir la frontière de votre livre et que je me suis retrouvée sur le seuil de la porte d'une ancienne maison aux volets décolorés par la pluie et aux murs fissurés. Cette vision était la vôtre lorsque vous avez dû fuir un homme qui disait vous aimer, H.C. À travers ces pages, je vous ai observée en train de courir, de tituber, de tomber, de vous relever. Je vous ai vue remonter dans la voiture de cet « homme ». J'ai ressenti le goût de défaite et le sentiment de honte qui envahissaient votre corps. Mais cette bataille perdue vous a menée à votre libération. Le déclic. C'en était trop. Vous vous êtes alors enfuie, vous avez pris votre envol et vous vous êtes, par la suite, transformée en colombe déposant votre plume pour écrire ce livre, partageant la mémoire de ces âmes volées.

Je suis restée figée. Je suis restée figée lorsque j'ai assisté, impuissante, à la descente aux enfers d'Emma, votre cousine. J'aurais aimé pouvoir remonter le temps, retourner en 2000 et lui crier à pleins poumons, quitte à me déchirer les cordes vocales, de ne jamais épouser R.D., de ne jamais croire à cette image parfaite et lisse que les gens avaient de lui, et de ne jamais le laisser entrer dans sa vie... J'ai dû assister à leurs débuts tout en connaissant déjà la fin. L'assassin d'Emma, R.D., n'est pas un homme. Un homme qui aime ne frappe pas, un homme qui aime ne viole pas, un homme qui aime ne tue pas. Il n'est que le mélange d'un complexe d'infériorité et d'une masculinité mal placée.

Je suis restée figée. Je suis restée figée face à la mort atroce de Chahinez Daoud. Rien n'aurait pu m'y préparer. J'ai été tellement bouleversée, rien qu'à la lecture, que je n'ose imaginer les traumatismes laissés aux témoins de la scène... Vous parlez souvent du rire de Chahinez. On a parfois tendance à oublier que ces femmes-là, avant la tragédie, vivaient des expériences banales, comme tant d'autres. Chahinez est la preuve que la faute n'est jamais celle des victimes. On entend souvent à propos des violences conjugales :

« Elle n'avait qu'à le quitter. »

Chahinez l'a fait.

« Elle n'avait qu'à porter plainte. »

Chahinez l'a fait.

« Elle n'avait qu'à fuir. »

Chahinez l'a fait. Elle a tout fait. Tout fait pour s'en sortir. Malheureusement, cela n'a pas suffi face à la violence indescrivable qui animait M.B, son ex-compagnon.

Je suis restée figée car, malheureusement, les femmes victimes de violences conjugales et victimes de leurs bourreaux seront toujours considérées, aux yeux de l'opinion publique et retenues dans les mémoires, comme de pauvres « petites » âmes fragiles, soumises par nature et complètement impuissantes. Mais grâce à votre livre, mes yeux ont pu voir, accompagner et imaginer le quotidien épuisant de ces femmes. J'ai vu, j'ai lu et j'ai compris qu'Emma et Chahinez ne furent jamais de « pauvres créatures », ainsi décrites dans l'actualité, mais des battantes : elles ont résisté face à la menace qui planait sur elles telle une épée de Damoclès, elles ont encaissé les coups comme des boucliers et ont férocelement protégé leurs enfants, prêtes à tout pour s'en sortir jusqu'à leur dernier souffle de vie.

Le 2^e prix est attribué à :

Louise JOUSSE,
élève en Terminale HLP au Lycée Joseph Savina à Tréguier

D'après *Le bel obscur* de Caroline LAMARCHE



La recette d'un chemin de vie

- 1- *Préchauffez la plume de Caroline Lamarche à une température correcte pour concocter Le Bel Obscur.*
- 2- *Mélangez bouleversement d'une vie, désorientation, recherche du bonheur et de soi dans un bol. Pressez le tout dans un moule déjà marqué par le sentiment de devoir faire passer le bonheur des autres avant le sien, ingéré depuis l'enfance. Laissez refroidir sous un torchon plusieurs années.*
- 3- *Placez son devoir de mère, d'épouse et de représentation sociale dans un mélangeur. Couvrez ce mélange grumeleux par une couche de manque de confiance en soi. Versez à côté dans un grand récipient l'envie de se sentir vivre.*
- 4- *Séparez la vie « bourrelée d'interrogations » d'une épouse d'homosexuel et la vie de « désir [...] jamais coupable » de cet homme. Ces 2 préparations sont à laisser chauffer à feu doux avant de les assembler et de former un couple fondé sur la reconstruction.*
- 5- *Portez à ébullition la recherche d'un ancêtre banni par sa famille. Remuez jusqu'à trouver des réponses qui en réalité permettront de mieux connaître sa famille et donc soi-même. Réservez 1/3 de tasse pour comprendre d'où l'on vient et pour honorer ces ascendants déshonorés. Recouvrez cela de recherches acharnées qui permettront de libérer une partie de nous.*
- 6- *Prenez l'émancipation d'une nouvelle vie et ajoutez-y le courage nécessaire pour obtenir un mélange léger et lumineux. Incorporez progressivement l'ouverture d'esprit. Touillez le doute et l'incertitude puis insérez de l'amour pour rendre ce mélange plus onctueux. Versez la moitié de cet amalgame d'émancipation sur la volonté de conserver une cellule familiale soudée. Versez la moitié du mélange du devoir d'une mère avec une préparation de se découvrir en tant que femme.*

Laissez poser quelques mois.
- 7- *Prenez la préparation et veillez à enlever les morceaux de reproduction « de modèles féminins éprouvés » qui empêchent de mener à bien cette transformation.*
- 8- *Laissez infuser cette préparation en vous jusqu'à ce que la joie de vie ainsi que la curiosité de découvrir de nouvelles facettes de votre existence apparaissent.*
- 9- *Ajoutez-y une pincée de détermination et enfournez pendant quelques semaines.*
- 10- *Ensuite, laissez refroidir quelques instants sur une grille qui surplombe tout le chemin parcouru pour en arriver jusqu'ici.*

Bonne lecture !

Le 3^e prix est attribué à :

Lorenzo MONFORT CORNETTE,
élève en Première HLP au Lycée de l'Elorn à Landerneau

D'après *Un frère* de David THOMAS



La voix des murs

Le soir retombe, lent, sur ma fenêtre sale,
Le ciel fume un peu, comme un cœur fatigué.
Et moi je bois, encore, pour ne pas me noyer
Dans ces voix sans repos qui griffent mes rôles.

L'alcool me tient la main, il calme ma tempête,
Il efface les murs, il brouille les contours,
Il m'offre un peu de paix, quelques faux amours
Et me laisse au matin, plus vide, plus en dette.

La drogue m'a promis des soleils dans la tête
Mais je n'ai trouvé qu'un désert sans couleur
Où chaque pas s'enfonce au fond de la douleur
Et où je me perds, sans savoir où je m'arrête.

Les ombres parlent fort, elles rient de mes silences,
Elles connaissent mes fautes, mes faiblesses, mes regrets.
Je leur réponds parfois, mais ma voix disparaît,
Avalée par la nuit, noyée dans la démence.

Je flotte entre deux mondes, flou, sans repère.
Le sol tremble un peu, la lampe m'observe,
Tout semble se tordre, le temps me conserve
Dans un brouillard tiède où je deviens poussière.

J'ai cru qu'un verre encore chasserait les démons,
Qu'un joint effacerait la peine de mes veines
Mais chaque gorgée creuse un peu plus ma peine
Et creuse au fond de moi un immense abandon.

Dans l'ombre de tes yeux, mon corps reste immobile,
Je te regarde aller fort, vivant, plein d'ardeur,
Et moi, je me défais, lentement dans la douleur
Mais tu restes là, pour moi le prisonnier d'une santé fragile.

Lors de mes absences, je ressentais ta présence.
Bien que meurtri et au pied de la maladie,
Tu t'emparais toujours de mon cœur détruit,
Bercé par la confiance comme par tes silences.

Si demain vient encore, je ne le verrai pas
Je dormirai tranquille, sans rêve ni murmure
Car l'alcool et la nuit seront ma couverture
Et plus rien, jamais, ne me parlera tout bas
Ce sera la fin.

Le 4^e prix est attribué à :

Emma ADRIEN,
élève en Terminale au Lycée Saint-Martin à Rennes

D'après *Un amour infini* de Ghislaine DUNANT



Lettre d'un homme à la femme qu'il a aimé

Chère Louise,

Voilà quatre ans que l'on s'est rencontrés. Quatre ans que l'on ne s'est pas vus. Quatre ans que je n'ai cessé de penser à vous.

J'espère que vous vous portez bien, que vous accepterez mes excuses de ne pas vous avoir écrit plus tôt, et que vous ne m'avez pas totalement oublié.

J'ai enfin revu Pierre, hier. Il a dû vous l'écrire, vous le raconter. Cela m'a semblé si étrange de voir cet homme qui était mon étudiant, qui est votre mari, et qui nous a permis de nous rencontrer. Je n'arrive toujours pas à vous relier à Pierre. Je n'arrive à rien relier à vous, si ce n'est Ténérife, 1964, les forêts, les volcans, les promenades, l'amour.

Souvent, il m'arrive de vous imaginer, vous, vos filles, votre quotidien. Avez-vous repris votre habitude d'observer le ciel, le soir ? Et si vous le faites, vos pensées s'échappent-elles vers moi comme les miennes le font si souvent ?

Pierre m'a demandé si je vous avais appréciée, m'a remercié de vous avoir fait découvrir l'île. Je n'ai pu m'empêcher de penser que ce que j'ai pu vous apprendre est bien peu par rapport à ce que vous m'avez apporté.

Grâce à vous, j'ai renoué avec mes racines, avec mon continent d'origine, et par là, avec une partie de mon histoire que j'avais enfouie. Mais j'ai surtout renoué avec le fait d'être un homme : vouloir connaître quelqu'un, l'observer à la dérobée, se poser des questions sur cette personne, sur soi, sur le monde autour, et se demander : suis-je le seul à ressentir ça ? Suis-je le seul à souhaiter que le temps s'étire, que les arbres grandissent pour nous engloutir, que le vent nous porte dans un monde où les autres n'existent pas, où Pierre n'existe pas, où ma femme n'existe pas, où personne n'existe, sauf nous, sauf vous, belle Louise ?

J'ai hésité à vous écrire durant ces quatre ans sans nouvelles. Hésité à vous dire tout ce que j'ai pu ressentir, tout ce que je ne ressentais plus depuis que mon avion avait quitté cette île qui fut le lieu de notre rencontre, de notre amour. Hésité à vous proposer de venir en Amérique, pour que je puisse à nouveau voir l'émerveillement et la curiosité au sein de vos yeux. Il m'a pourtant fallu attendre la visite de Pierre pour que j'aie le courage de prendre ma plume. Comme si j'avais besoin d'un rappel que vous êtes faite de chair et d'os, que vous êtes en vie, que vous êtes là, quelque part en France, et non un souvenir, une douce invention de mon esprit.

J'espère que vous me pardonneriez l'audace de mes confidences, et que vous m'écrirez en retour.

Je crois que je vous aime d'un amour infini.

Nathan

Le 5^e prix est attribué à :

Evan POUCHIN,
élève en Terminale HLP au Lycée Colbert à Lorient

D'après *L'adieu au visage* de David DENEUFGERMAIN



Les psychoses du psychiatre

Parcourir les couloirs débordants des hôpitaux. Marauder dans les rues désertées, où règnent la faim, le froid et les sans-abris. Subir la mise à distance de l'humain imposée par le covid 19 : telles sont les actions au cœur du journal de bord tenu, entre mars et mai 2020, par David Deneufgermain, médecin psychiatre. La fiction passionnée qu'il publie, inspirée de ce journal, nous ramène à cette période si «étrange» selon les mots de tous, du confinement obligé. Le médecin est un homme dévoué, aussi accessible, simple et transparent que son écriture. Un rédacteur qui décrit avec humeur les injonctions («Télétravaillez !»), les tensions (les morts à évacuer), la peur du virus propagée par l'Etat. Car c'est bien de lui que le personnel de santé reçoit les protocoles sévères qui visent à limiter la propagation de l'épidémie.

Une fiction réaliste mais avant tout un récit de résistance. Le personnel, chargé du nettoyage des défunts, obligé d'annoncer l'interdiction de revoir le corps potentiellement contaminé fulmine. L'adieu au visage aimé doit être refusé. Alors David, ses collègues, luttent, enfreignent la réglementation, effectuent la toilette mortuaire dans les règles de l'art et non en moins de 10 min comme l'exigent les directives gouvernementales. En un temps si court, impossible de respecter les bases du soin ! Impossible de conserver la dignité du corps ! Comment accepter qu'il finisse dans une simple housse, puis au funérarium, sans être entrevu une dernière fois par ses proches ? Comment choisir entre le risque d'un geste et son humanité ?

L'Adieu au visage relate une tragédie, une fatalité, une impuissance. Un poids lourd pèse sur les épaules de l'époux, du père, de l'habitué des maraudes. Le visage de l'autre, c'est aussi le sien. Faire face, face aux agressions qu'il subit de certains sans-abris. Face aux règles chaque jour plus strictes. Face à la peur de la mort, omniprésente. Sans doute s'est-il habitué. Pourtant ne pas rester indifférent à la vue de jeunes défuntes au summum de leur beauté – l'âge de sa compagne –, insensible aux pleurs des enfants écartés de leur mère – l'âge des siens –.

L'Adieu au visage met en mots la frayeur profonde et durable, la sueur sans cesse recommencée, le tourment aliénant qui habite et qui hante la conscience du soignant. David a peur de faire entrer chez lui toutes ces ondes de malheur, peur d'y faire entrer le virus redouté, peur de fragiliser son foyer. En contact régulier avec l'assassin silencieux, David se mine, rumine, fulmine, applique les gestes barrières comme personne. Mais le virus est partout et si celui-ci décide de s'inviter, il faudra l'accueillir.

Alors s'installe une atmosphère de survie, un mécanisme de défense interne, un mode qui frise la dépression lucide chez le spécialiste des âmes en souffrance : rester soi, humain, altruiste. Continuer tant bien que mal les consultations par téléphone – relation à l'autre si inhabituelle, expérience sociétale déroutante, dépourvue d'authenticité –, inventer les entretiens par pare-brises interposés, faire la part des choses, accueillir le relâchement psychologique et le stress des jours de télétravail. Car le vase émotionnel déborde, de la même manière que celui des malades. L'équipement médical se trouve restreint, subit le nombre, s'adapte aux chiffres : manque de lits, de places en réanimation, de perfusions... Tout se trouve automatisé, calculé, limité. Le mode finitude au quotidien. Un décès et dans les minutes qui suivent, la place est déjà prise par un autre dont le sort final sera similaire, à tous les étages de l'hôpital, à toutes les étapes de la maladie, aujourd'hui. Demain. Et encore. Ad nauseam.

L'authenticité de ce témoignage, l'épreuve vécue au plus près des malades, des morts et de leurs survivants, l'écriture si juste de la tension nerveuse subie, rendent ce roman poignant et salutaire. Tous vulnérables face à de potentielles perturbations psychologiques, nous savons désormais notre chance de pouvoir nous appuyer dans les crises, sur des hommes et des femmes humbles et fragiles mais responsables, conscients, convaincus de leur humanité.

Le 6^e prix est attribué à :

Mathilde LE LAY,
élève en Seconde 3 au Lycée Jean-Marie Le Bris à Douarnenez

D'après *La nuit au cœur* de Nathacha APPANAH



Chère survivante des eaux

*Chère Nathacha Appanah,
Chère survivante des eaux,*

Merci de me lire et de me laisser vous écrire. Il y a dans votre livre un rythme qui me hante, une respiration haletante à la fois lointaine et si proche qu'elle semble battre contre ma peau. Vous écrivez comme on respire après une noyade, avec ce mélange de panique et de reconnaissance, de douleur et de vie revenue. Vous écrivez comme on revient à la vie après avoir touché le fond avec les poumons en feu, la gorge pleine d'eau, les yeux tournés vers la lumière. Vos phrases cognent contre mes tempes, elles me bercent et me brisent dans le même mouvement laissant derrière elles une traînée d'écume. Elles ont le goût du sel, celui des larmes et des marées mais aussi de la chair brûlée. Quand je ferme votre livre, le grondement sourd de votre océan me reste au cœur jusqu'à m'écœurer comme si j'avais avalé un cri entier, comme si j'avais bu la douleur du monde.

J'ai une peur bleue de l'eau, et pourtant je ne cesse d'y plonger. Peut-être parce qu'il faut affronter ce qui nous effraie pour comprendre d'où vient notre respiration. Sous votre plume, la mer se transforme en une mémoire trouble où dérivent les blessures des femmes, l'horreur des hommes, la fatigue des survivantes. Chaque vague porte un visage effacé, chaque écume un appel au secours jamais prononcé. On y entend battre le cœur du monde, un cœur noyé, épuisé mais qui continue obstinément à battre.

Les hommes que vous décrivez, souvent durs, parfois brisés, ne me sont pas étrangers. Ils sont ces silhouettes que je devine dans les regards apeurés à la nuit tombée. Ces hommes violents nagent dans votre récit comme dans nos vies, sans honte, sans remords. Ces hommes violents baignent dans le sang que partagent mes sœurs, le même sang qui coule dans mes veines et donnera un jour vie à ma fille.

En vous lisant, j'ai pensé à toutes les femmes que l'eau a prises. Celles qui ont sauté, celles qu'on a jetées, celles qui ont marché jusqu'à l'horizon sans savoir nager. Dans vos pages, elles ne disparaissent pas mais continuent de parler à travers le ressac, devenant le sel même de la mer. Vous les ressuscitez, une à une, dans le corps de votre encre. Et moi, tremblante au bord du rivage, je les entends. Je les entends, ces voix multiples qui se mêlent à la vôtre, la voix de l'exil, la voix du deuil.

Merci, pour votre fidélité au réel, à ses ombres et ses clartés. Vous écrivez pour celles qui n'ont plus de voix. Je vous écris pour vous dire que vos mots les ont ramenées à la surface, les ont tirées hors de la nuit, hors de l'eau, hors du silence. Je referme votre livre les yeux humides, mais le cœur battant.

*Avec toute ma gratitude, et un peu de sel sur le bout des lèvres,
M.*

Le 7^e prix est attribué à :

Laura SAISSET,
élève en Première G1 au Lycée Pierre Mendès France à Rennes

D'après *La maison vide* de Laurent MAUVIGNIER



Une maison remplie d'Histoires et de fantômes

Un récit pour combler le vide. Les Vides. Le Vide laissé par le suicide de son père. Le Vide lié au manque de connaissances sur l'histoire de ses aïeux. Le Vide d'une maison familiale désormais déserte, et pourtant, remplie d'Histoires... Avec son roman *La Maison vide*, Laurent Mauvignier replonge dans son passé et dans le siècle précédent pour interroger le poids de l'héritage familial, nous dressant les portraits de trois femmes, qui, tout comme lui, ont dû apprendre à avancer en portant le poids des absents. On rencontre en premier lieu Marie-Ernestine, son arrière-grand-mère, une pianiste virtuose dont le rêve était de dédier sa vie à sa passion, mais qui a vu ses projets anéantis par le mariage imposé par son père. On découvre également la mère de cette dernière, simplement définie par le rôle qu'elle occupe : « la préposée aux confitures et aux chaussettes à reprendre », puis dès lors que son mari s'en est allé, « la Patronne », dont il faudra attendre la mort pour découvrir le nom. Et, enfin, il y a Marguerite, la fameuse oubliée, coincée entre une mère musicienne et un père qu'elle ne connaîtra pas mais qui, par son statut de héros mort au combat, lui conférera le sentiment de ne pas être à la hauteur de sa gloire, et ce, tout au long de sa vie. Elle qui, à l'exception d'une parenthèse de quatre ans d'amour et de bonheur avec André, si vite éclatée par la guerre, connaîtra une sombre déchéance, et dont on préférera taire l'existence.

On découvre le XX^e siècle par le prisme de ces générations qui se succèdent, une sombre époque où la Seconde Guerre Mondiale a tôt fait de prendre la place de la Première. On comprend le long procédé qui a fini par mener à l'émancipation des femmes, à qui il a fallu l'absence des hommes pour oser, enfin, exister et s'affirmer. Et, au milieu de toutes ces évolutions, la maison, intangible pilier, qui sera le témoin muet de tous ces bouleversements et dont bien plus tard, l'auteur se chargera de transcrire la muette parole.

Tout en nuances, et au travers de personnages complexes, l'auteur explore l'ambivalence des relations familiales, particulièrement maternelles, ce lien qui oscille entre amour, haine, et besoin de reconnaissance, que cela soit entre Marguerite et Marie-Ernestine, ou entre cette dernière et sa propre mère. Les guerres sont racontées sans détour, et leur impact est décrit à l'échelle humaine, aussi bien que sociétale. On se retrouve immergé dans le monde rural de l'époque, au côté des protagonistes, vivant la douleur de l'attente, de la perte et de l'occupation avec eux.

La richesse des thèmes abordés est immense : on traite tour à tour du viol, du lien conjugal, de l'alcoolisme, de la prostitution, de la place des femmes, mais également de celle des absents. Tous ces éléments sont rehaussés par de superbes descriptions, qui, bien loin d'alourdir le texte, accentuent au contraire sa profondeur. Chaque phrase se veut brute, directe, pour montrer ce qui aurait pu être une réalité de l'époque, sans chercher à simplifier ou édulcorer... Comme il le reconnaît dans ses nombreuses interventions, Laurent Mauvignier ignore une importante partie de l'histoire de ces ancêtres, mais loin de s'arrêter à ce manque, il comble cela avec brio en puisant dans son imagination, troublant ainsi la frontière entre le réel et la fiction. Chaque mot a sa place, sonne juste, s'accorde aux autres pour finalement offrir une somptueuse symphonie, digne de celles jouées par Marie-Ernestine.

Plus qu'un livre, l'auteur prodigue un véritable hommage aux femmes et à toutes ces histoires individuelles qui s'assemblent pour finalement former l'Histoire avec un grand H.

En définitive, ce vibrant chef d'œuvre est un véritable miroir : miroir des Hommes, et de leur dualité, miroir d'un passé, trop vite oublié, mais surtout miroir de notre monde, et de toute sa complexité...

Le 8^e prix est attribué à :

Laina MOUGEL,
élève en Terminale HLP au Lycée Jean Macé à Lanester

D'après *La maison vide* de Laurent MAUVIGNIER



Quelque chose d'absent qui me tourmente

À travers son roman *La maison vide*, Laurent Mauvignier retrace l'histoire de sa famille depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à ce jour où il s'est brusquement mis à chercher un objet dans la commode de la vieille maison familiale.

C'est cette commode qui précipite le lecteur dans le récit. En fouillant dans le meuble, l'auteur ouvre un tiroir de son imagination qu'il explore tout au long de l'ouvrage. L'écrivain traverse le roman comme la tentative de trouver du sens, de faire sens, avec pour point de départ – ou point de chute ? – le suicide de son père. C'est donc par l'imaginaire qu'il s'est employé à donner sens au récit décousu de cette tragédie familiale.

Les lecteurs assidus retrouveront ainsi La Bassée, lieu devenu familier au fil des livres de Laurent Mauvignier. Celui-ci n'existe sur aucune carte si ce n'est celle tracée dans l'esprit de l'auteur et grâce à laquelle il s'oriente dans le récit, ayant intériorisé la topographie du paysage. La Bassée, c'est un ailleurs et un maintenant, c'est là-bas et c'est ici ; le territoire de l'écriture, un espace qui s'étend sur les 744 pages que contient *La maison vide* – une maison vide qui n'est d'ailleurs pas si vide.

Ce n'est en effet pas la première fois que Mauvignier utilise l'espace de la maison pour servir le récit. Dans *Loin d'eux* déjà, son premier roman, et dans *Apprendre à finir*, plus tard, la maison est le lieu où évoluent les personnages, où naît l'écriture. Dans ce nouveau livre, elle vibre d'une histoire, garde les traces d'un passage, d'un vécu entre ses murs ; elle est emplie de la mémoire d'un passé morcelé. La maison est encore là quand rien ni personne ne reste. C'est elle et ce qu'elle renferme qui témoigne de l'existence des personnes qui ont arpenté son parquet, marché dans sa cour, collé une oreille contre les lattes de son plancher. Pourtant, on pourrait bel et bien qualifier la maison vide par ce qu'elle n'a pas : vide de l'affection dont aurait eu besoin Marguerite, l'effacée, l'oubliée des photos et des objets, celle qui a cherché à n'être plus rien, même si « *c'est de ce rien que paradoxalement sa présence a fini par s'imposer* ». On touche ici au cœur de la dynamique qui agite tout le roman : la notion d'absence et de présence. C'est le caractère paradoxal de l'absent : il imprime sa présence. La maison vide est pleine de creux, de non-dits et d'une solitude qui habite chacun et qui fait qu'en vivant au sein d'un même lieu les personnes de ce récit vivent à côté les unes des autres. En faisant surgir l'histoire, Laurent Mauvignier révèle ces fissures et fait parler les objets et les destinées oubliées. Il accorde, comme dans tous ses romans, une place centrale au silence. Le silence, c'est ce qu'on tait mais qui parle sans nous, ou plutôt malgré nous. Je suis toujours émerveillée par la capacité de M. Mauvignier à creuser le silence, à le modeler, le sculpter, pour lui faire cracher toute sa matière, sa richesse : le silence, comme la maison, n'est pas vide. Il raconte une histoire à sa manière. Ce silence, c'est aussi celui du piano, qui depuis des années hante la maison et auquel personne n'ose vraiment toucher, qui « *vibre de la mémoire de Marie-Ernestine* ». Ce piano, l'auteur ne cesse d'y revenir. Au contraire de Marguerite, il occupe tout l'espace, omniprésent dans la maison comme dans l'histoire de ses occupants. La présence du piano revêt toute une symbolique : c'est un lieu intime pour Marie-Ernestine, un espace à part qui lui permet de se couper du monde et d'échapper pour un temps à sa vie. Mais le piano incarne surtout le refus, il creuse une distance, absence, entre Marguerite et sa mère : c'est le mur que Marie-Ernestine a érigé entre elles. Le piano divise par sa présence, il efface Marguerite.

Le rythme du piano se diffuse sur tout l'ouvrage, comme une mélodie égrenant les pages, perceptible dans l'écriture de l'auteur : une écriture qui ne finit jamais, qui cherche à traverser quelque chose. Aller jusqu'au bout par l'écriture, qui devient ce lieu vivant : Mauvignier lui donne un souffle, il la fait remuer, évoluer, se mouvoir sur la page.

Écrire, c'est donc faire exister. Et c'est aussi entretenir une mémoire : « *C'est par l'invention que l'histoire peut parfois survivre à l'oubli* ».

Avec cette phrase, Mauvignier traduit également l'essence même du roman : ne plus penser la littérature comme une opposition entre le réel et l'imaginaire, mais comme un objet artistique qui rassemble ces deux notions. Celui qui lit *La maison vide* sait que les frontières entre réel et imaginaire se troublent et s'effacent, non pas pour construire une illusion, mais pour accéder à une vérité. Cette vérité n'est pas la réalité dans sa dimension la plus réductrice, au sens où ce n'est pas la vérité des faits. Cette vérité, c'est celle qui jaillit de la plume de l'auteur, celle qui naît du livre lui-même, qui se révèle à travers l'écriture. C'est par le roman qu'on touche à la vérité, et ce roman devient espace de dialogue entre le vécu et l'imaginaire.

On pourrait en effet paraphraser Montaigne dans son *Avis au lecteur* : « *Je suis moi-même la matière de mon livre* ». Cette matière, M. Mauvignier la puise dans sa propre enfance. A travers des bribes de conversations entendues, des secrets devinés, des regards échangés, il invente son récit : « *une autobiographie sans moi* ». *La maison vide* est donc un roman d'une grande sensibilité, récit individuel et universel, qui pousse le lecteur à interroger sa propre histoire : c'est une invitation à ouvrir les tiroirs.

Le 1^{er} prix est attribué à :

Sasha BORDE,
élève en Première HLP2 au Lycée Sévigné à Cesson-Sévigné

D'après *Un frère* de David THOMAS



Confidences

Et c'est alors que j'aimerais mettre mon cerveau sur pause,
Ces voix qui me parlent, me chuchotent,
Je ne distingue plus le vrai du faux.

Je te vois te battre dans ta tête,
Secouer à droite à gauche ces pensées intrusives qui empiètent sur ta vie
Comme un fil qui s'élève au-dessus d'une flamme.

Comme j'aimerais être tranquille,
Savoir ce que c'est de vivre
Sans constamment être dans le contrôle,
Sans réfléchir dès que je mets un pied devant l'autre.

Mais pourquoi es-tu comme cela ?
Tu jouais avant, avec moi,
Tu riais avant, comme moi,
Edouard, je ne te reconnais pas.

Puis tout est de plus en plus sombre,
Comme si je vivais les volets fermés,
Ou avec des lunettes de soleil,
J'aimerais appeler à l'aide mais je me sens seul au monde.

Tu es assis près de moi, je sens ta respiration
Mais pourtant tu es comme un fantôme.
Je murmure parfois ton prénom,
Juste pour voir si tu vas me répondre.

Comme j'aimerais remercier mon frère, lui qui m'aide tant à ranger tout autour de moi,
Mais tout ce que j'arrive à faire,
C'est lui dire : « *Qu'est-ce que j'ai fait pour toi, moi ?* »

Je te vois paisible sur ton lit, les traits détendus, ça fait longtemps que tu te bats.
Mais je crois que tu es mieux là-bas,
Là où toutes ces voix ne te harcèleront pas.

CATÉGORIE « CLASSES GONCOURT »

Le 2^e prix est attribué à :

Lucy FORNARA,
élève en Seconde au Lycée Jacques Marquette à Pont-à-Mousson (54)

D'après *Un amour infini* de Ghislaine DUNANT



« *Trois jours à Ténérife* »

Toujours au milieu des sentiments bienveillants

Et au cœur de la forêt je me sens troublée

Nature et émotions sont là pour me combler

Écoutant mon cœur, je le suivrai longtemps

Regardant le Teide, la chaleur m'envahit

Isolée du monde, seule, je repense à mes filles

Femme au seuil du silence, fragile et souveraine

Et ton cœur endormi, se remet de sa peine

Tout vacille, la peur, la pudeur, la tendresse

Et l'on sent palpiter, sous la cendre qui saute

La mer apaisée, le corps lourd, le silence

Car l'infini n'est pas le ciel ni la durée





Mais ce souffle entre deux êtres séparés

Qui brûle en moi encore, quand tout s'enfuit



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35 711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10

 @regionbretagne.bsky.social |  regionbretagne.bzh |  region.bretagne |  Région Bretagne
www.bretagne.bzh
